Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 50 [i.e. 51]

Artikel: Un voyage en Allemagne : il y a 40 ans
Autor: Pernod, Henriette
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-184930

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nous y remarquons :

Les *gardeuses*, chargées par les acheteurs de garder les gros tas de marchandises qu'il viennent d'acquérir ; — les *écosseuses de pois ;* — les *coupeuses de queues de cerises ;* — les *compteurs d'œufs*, qui tiennent la comptabilité de l'entrée et de la sortie ; — les *mireurs*, qui passent à la flamme de la chandelle d'innombrables volatiles déplumés ; — les *préparateurs de fromages.* qui font *jaunir* le chester, *pleurer* le gruyère, *couler* le brie ou *piquer* le roquefort ; — les *rangeurs d'os*, qui élèvent en espaliers, le long des murs, leur marchandise, dont on fait un très grand commerce ; — les *manipulateurs de beurre ;* — les *plumeurs*, les *tueurs* et les *videurs* de volailles, qui égorgent 60 poules à l'heure et plument à nu un sujet en moins de cinq minutes ; — les *gaveurs* de pigeons, qui ont 25 centimes par douzaine de pigeons *gavés*, c'est-à-dire bourrés du grain insufflé de la bouche du gaveur dans le bec de l'animal, etc, etc.

Nous fîmes plusieurs fois le tour des Halles, au milieu des tas de légumes, des fruits de toute espèce, des crevettes, des homards et des huîtres. Je marchais en tête, ne m'arrêtant devant aucun étalage, afin d'éviter les offres insistantes et les quolibets des dames de la Halle, ce qui me donnait parfois une attitude plus ou moins embarrassée, qui ne leur échappa point, car une grosse marchande de poisson dit à sa voisine, en me voyant passer : « Mère Touchard, regardez donc si celui-là n'a pas l'air d'un porte-plume en promenade. »

Presque au même moment, Favey et Grognuz, qui me suivaient à cinq ou six pas de distance, étaient aux prises avec une autre marchande, espèce de femme à barbe, qui leur lançait des regards de tigresse. Mes deux compagnons, qui avaient sans cesse le nez en l'air, venaient de mettre maladroitement le pied dans un tas de homards vivants et de casser quelques pattes par-ci par-là.

— Ote-toi donc de là, grand bêtard !... Ne vois-tu pas que tu estropies ces pauv'bêtes.

— Est-ce qu'on l'a fait par exprès, dit Favey. Pourquoi mettez-vous vos écrivices au milieu du chemin ?

— Va donc, va donc, Samoyède en vacances, retourne dans ton trou !

Et Grognuz, vivement piqué de cette apostrophe, qui s'adressait aussi bien à lui qu'à son beau-frère Favey, s'avance vers la grosse femme et lui dit en fronçant les sourcils : « Dites-voir, vous doit-on quelque chose, à vous ? »

Craignant une intervention de la police, j'entraînai mes deux compatriotes hors des Halles. Et Grognuz de répéter à demi-voix : « J'aimerais bien savoir ce qu'elle a voulu dire avec son « Samoyède. »

(A suivre.)

Un voyage en Allemagne

Il y a 40 ans.

Raconté par Mme H. Pernod, dans le *Musée neuchâtelois.*

Que dirait feu le brave père Gatschet, s'il revenait parmi les vivans et trouvait le chemin de fer, établissant une communication facile et prompte entre Neuchâtel et Berlin, où l'on peut aller en moins de 36 heures, lui qui faisait ce trajet en 21 jours avec ses bonnes voitures, connues sur tout le parcours comme le moyen le plus sûr et le plus commode pour transporter à l'étranger les jeunes bonnes et les institutrices, que l'on aurait craint de confier aux risques et périls d'un voyage en diligence !

Dans ce temps là, c'est-à-dire il y a 40 ans environ, Berlin était la terre promise des jeunes filles de Neuchâtel qui avaient un frère, un fiancé, dans le bataillon Neuchâtelois. Les sentiments contrariés s'y réfugiaient. C'était un champ d'activité qu'on dépeignait sous les plus agréables couleurs ; c'était le but suprême vers lequel aspirait la pensionnaire qui se vouait à l'enseignement.

Chaque départ de Gatschet était annoncé par la *Feuille d'Avis* et par le tambour : « Le... de ce mois, il partira une bonne voiture pour Berlin, Hambourg, Brême, Dresde, Leipzig, Francfort, etc. »

Alors on convenait du prix, qui, pour Berlin, était de 14 louis d'or par personne, logée, nourrie et rendue à destination. On payait 10 louis avant le départ, le reste à l'arrivée.

C'est ainsi que je fis le voyage il y a 40 ans. Nous étions dix. Père Gatschet conduisait une voiture à six places. Jacob R., qui jouissait du surnom de « gentil Jacob », avait la voiture à quatre places sous sa direction. C'étaient des berlines de voyage, très commodes, bien suspendues, chargées de malles et de bagages comme les diligences, mais nous n'allions pas aussi vite ; on ménageait les chevaux, qui devaient faire le trajet d'un bout à l'autre.

Pour jouir de quelques moments de plus de la présence de nos parents, nous étions allés attendre la voiture à Anet, où l'on dîna en famille. Quelle émotion quand elle arriva et avec quel déchirement de cœur on s'installa dans cet imposant véhicule qui nous emmenait si loin de notre pays. Mais papa Gatschet cherchait à nous égayer par de bonnes et pratiques consolations, et le mot pour rire... puis on était six, un peu serrées ; toutes avaient le même sort, le même but et nous étions si jeunes ! L'aînée avait ses 19 ans accomplis, la cadette n'en comptait encore que 17. Une place était réservée à une demoiselle L... qu'on devait prendre à Bâle, et qui retournait en Russie où elle avait déjà passé bien des années. Elle pouvait avoir 35 ans. Comme elle nous paraissait vieille et d'un autre siècle, avec son air roide, guindé, et sa manie de vouloir morigéner ! Quand on a 18 ans, qu'on est émancipée au point de faire partie de la caravane de papa Gatschet ce qui signifie la perspective d'une position d'institutrice en Allemagne, on ne se croit plus un enfant et l'on accepte avec quelque impatience des conseils et des observations trop réitérées ; mais nous étions cinq et quelquefois neuf contre une ; de sorte que nous étions en majorité pour rire et nous égayer.

On voyageait à petite journée. Le soir on arrivait de bonne heure à l'hôtel où nous passions la nuit et où nous étions contentes de prendre un peu nos ébats. Si c'était dans un endroit isolé, sur la grande route, nous courions, nous faisions des jeux en plein air, et quelquefois sous les regards paternels de Gatschet, qui était notre très vigilant protecteur. La jeunesse de l'endroit se joignait à nous. Plus d'une fois, on improvisa ainsi un petit bal. Comme nous étions gaies et insouciantes ! Et pourtant, quand le soir, nos têtes se posaient sur l'oreiller, que de larmes coulaient en silence et aussi parfois pendant la journée ? s'il arrivait à l'une ou à l'autre de s'attrister, cela devenait contagieux, et toutes nous pleurions au souvenir de cette patrie qu'on quittait, de ces parents qui pensaient à nous !...

Nous étions parfaitement bien logées et traitées. La journée se passait assez rapidement. Alors on avait le temps de voir la contrée qu'on traversait ; on pouvait faire ainsi un bon cours de géographie. Quelques-unes étudiaient, d'autres lisaient pour se distraire, ou dormaient. Mlle L. était de ce nombre ; elle n'étudiait plus, mais elle prenait un soin minutieux de sa personne, et cherchait, à notre amusement, à réparer des ans l'irréparable outrage... en fabricant et s'appliquant un cosmétique peu coûteux pour l'entretien du teint et de la peau. Nous avions remarqué qu'elle pillait, au

dessert, les assiettes d'amandes en se levant de table. A force d'adresse, nous obtînmes la confidence de ses pratiques mystérieuses ; sa manie de régenter la poussa même à nous en recommander l'application. Un cri spontané de dégoût et des rires inextinguibles accueillirent cette communication, et Mlle L. choisit mieux son temps. Avions-nous besoin de cosmétique alors ?

Depuis quelques jours notre mînerve patronesse, comme nous l'appelions, s'évertuait à nous avertir que nous allions arriver à Heidelberg, et nous prêchait une réserve à l'épreuve de toute curiosité : car c'était une Université dont les étudiants étaient réputés tapageurs, excentriques, dangereux : « Là, il faudra être sérieuses comme il convient à de jeunes filles qui ont en vue des devoirs aussi importants que ceux que nous allons remplir. » Nos mères nous avaient fait leur recommandations qui étaient bien gravées dans nos cœurs, mais nous jugions inutiles les longues moralités de notre compagne. Aussi, par esprit de contradiction et pour taquiner Mlle L., nous ne parlions plus qu'étudiants à casquettes bariolées, à longs cheveux ébouriffés, à grandes bottes et à pipes gigantesques, que nous nous réjouissions de voir de près.

Elle souriait pourtant, mais sans nous cacher son inquiétude, ce qui faisait nos délices. Nous avions tant parlé d'Heidelberg, que ce fut avec une émotion singulière que nous arrivâmes dans cette ville si pleine de dangers. « Est-ce là un étudiant ? » s'écrie l'une de nous en voyant un promeneur dans une redingote quadrillée ? — « De grâce, chères amies, soyez sérieuses ! » — « Oh pas du tout ! »

On arriva dans la ville. Voilà des étudiants. Ils regardaient, s'avançaient... Mlle L. leva les glaces des portières. Derrière ce rempart, nous osions rire. Un étudiant monta sur le marche pied, tambourinant sur la vitre, et nous de nous rejeter en arrière en riant, ce qui n'intimida pas trop notre compagnon improvisé. « De grâce, chères amies, criait Mlle L. » — Ah ! voilà papa Gatschet, vous nous amenez de jolies demoiselles, cria l'un de ces jeunes gens. Le cortège grossit et nous suivit, cela nous rendit un peu craintives. Enfin, nous voici arrivées dans l'hôtel, et bientôt installées. Il était midi, mais les chevaux devant se reposer jusqu'au lendemain, M. Gatschet nous proposa une promenade au Château, ce que nous acceptâmes avec empressement dès que nous eûmes dîné.

Mlle L. allait plus loin que nous, qui devions nous arrêter à Berlin. Entre Potsdam, notre dernière étape et Berlin, l'on s'arrangeait, on rassemblait les objets épars dans les filets et les poches de la voiture. Il nous arriva de briser une bouteille d'extrait d'absinthe appartenant à Mlle L. Grande fut notre stupéfaction et notre chagrin ! Pour ne pas tout perdre, nous bûmes ce que nous pûmes recueillir dans nos mains. Nous arrivâmes donc très égayées dans nos demeures respectives, imbibées d'odeur d'anis et des parfums du pays et ayant sur le cœur la peine que nous avions involontairement causée à notre compagne de voyage On pleura, on s'embrassa et l'on se dit adieu...

Chaque année notre chère voiture revenait à Berlin. Père Gatschet avec son bon sourire, nous apportait des nouvelles de la patrie ; on l'accueillait avec transport. C'était une fête que sa visite. Il apportait des lettres, causait, racontait. Chacun de ses récits parlait vivement à notre cœur ; quels souvenirs n'évoquaient-ils pas ! Quand on le rencontrait, il venait à nous en souriant : — « Quelles nouvelles apportez-vous ? » Oh notre lac ! — Alors lui : « Allons mademoiselle, il ne faut pas avoir l'ennui, il fait beau à Berlin, le lac est toujours à la même place, nous y retournerons dans quelques années, il vous salue bien (le lac), etc., et cela consolait. Maintenant, tout va plus vite; on part de Neuchâtel, le train siffle, à peine a-t-on le temps de se reconnaître qu'on arrive à destination. Puis il y a le télégraphe pour les nouvelles pressées et importantes, les lettres arrivent à toute vapeur..., les distances sont supprimées en quelques sorte. Mais aussi plus de bonnes voitures, plus de relais joyeux, plus de voyages aux allures patriarcales ; plus de visites du père Gatschet aux exilées; tout ce qui s'adressait au cœur et à l'imagination a disparu.

Henriette Perrod.

Une dame, qui n'était plus de première jeunesse, paraissait comme témoin devant le Tribunal de police.

Le président. — Votre âge ?

La dame *(après un moment d'hésitation)*. — Trente-neuf ans.

Le président *(du ton le plus bienveillant, après l'avoir contemplée un instant)*. — Trente-neuf ans ? Allons, madame, un peu de courage : complétez !

Un jeune et joli chat s'amusait au milieu d'une des rues les plus fréquentées de N***, sautant avec toute la grâce qui caractérise ces animaux. Survient une voiture qui écrase le petit imprudent. Aussitôt le propriétaire du chat de récriminer contre le cocher maladroit. Puis s'adressant ensuite au cadavre du chat qui gisait à ses pieds : « Pauvre bête !... Qu'avais-tu besoin de venir t'amuser là, aussi... Après tout, ça t'apprendra à vivre ! »

Un professeur interroge un élève sur la grammaire.

— *Aimer*, quel temps est-ce ?

L'élève d'un air malin :

— Maman dit que c'est du temps perdu.

Théâtre. — Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la belle représentation de demain : **Les Pirates de la Savane**, grand drame en six tableaux, suivi d'une nouvelle opérette *Les Charbonniers*. — On commencera à 7 heures.

L Monnet.

AVIS

Les nouveaux abonnés pour l'année 1879 recevront le journal gratuitement pendant le mois de décembre courant.

Les abonnements pour l'étranger, qui ne seront pas renouvelés à leur échéance, seront supprimés.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 20 centimes.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Registres, divers, et confection sur commande. — Grand assortiment de papiers à lettres. — Impression de la raison de commerce sur le papier et les enveloppes. — Cartes de visites très soignées et livrées promptement. — Copies de lettres et presses à copier. — Encre japonnaise; encre Gardot ; encre Mathieu-Plessy. — Cartes à jouer. — sacs d'écoliers. Buvards. — Serviettes pour étudiants et hommes d'afiaires. — Couleurs anglaises, pinceaux et papiers teintés pour la peinture des fleurs. — **Agendas et calendriers pour 1879.**

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY